

Zeitschrift:	Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen
Herausgeber:	Association Internationale pour l'Histoire des Alpes
Band:	28 (2023)
Artikel:	Le sommet fait-il la montagne? : Alpes françaises et Vosges au regard des productions cartographiques modernes (XVIIe-XVIIIe siècle)
Autor:	Camus-Joyet, Perrine / Ortlib, Jean-Baptiste
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1049710

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

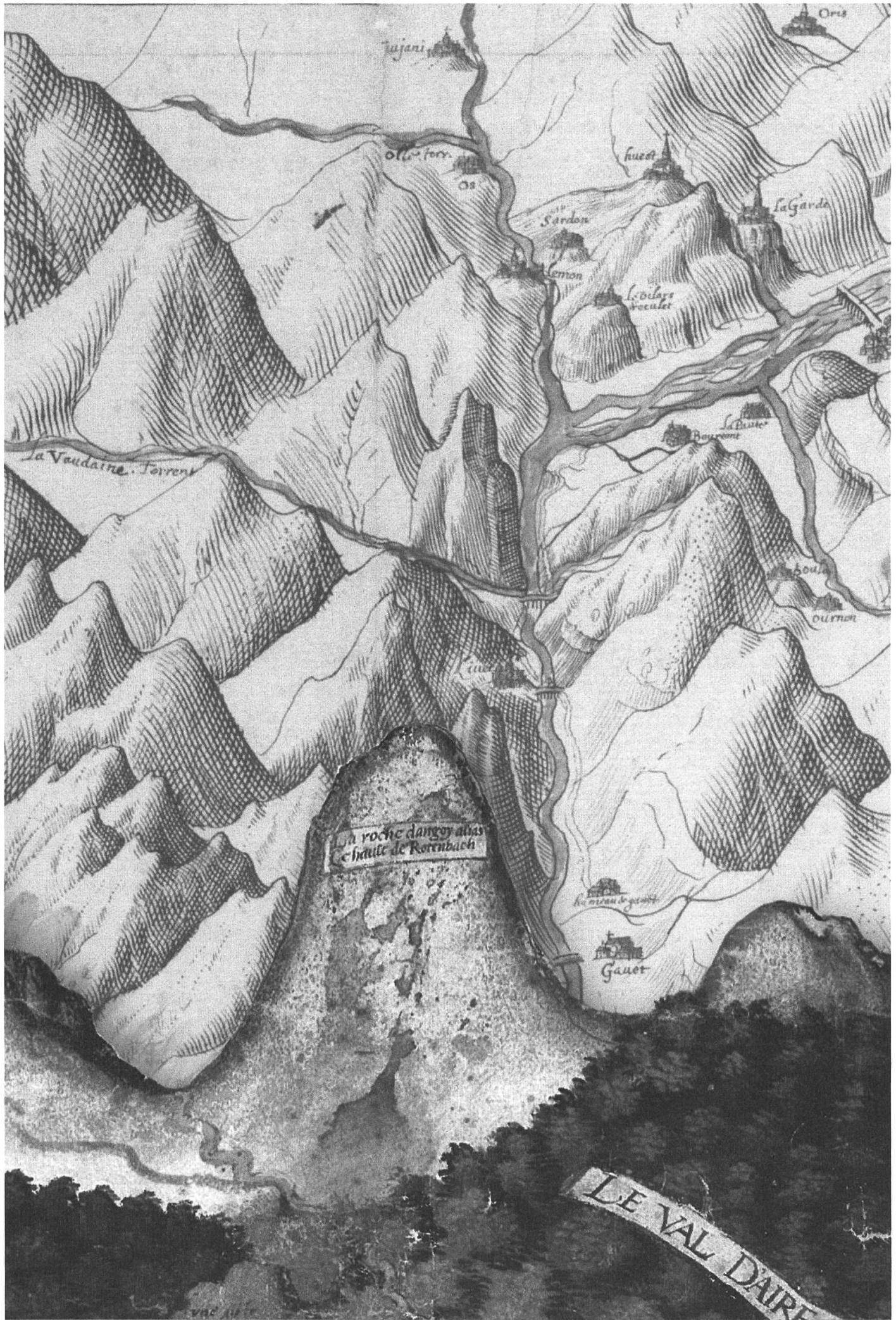
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le sommet fait-il la montagne? Alpes françaises et Vosges au regard des productions cartographiques modernes (XVI^e–XVIII^e siècle)

Perrine Camus-Joyet, Jean-Baptiste Ortlieb

109

Riassunto - È la cima che fa la montagna? Alpi francesi e Vosgi alla luce della produzione cartografica moderna (XVI–XVIII secolo)

In epoca moderna, l'atto cartografico ha contribuito a plasmare una nuova immagine delle montagne e dei suoi territori. Le cime vengono percepite come un «oggetto» sia emblematico di zone di alta quota sia in quanto prodotto di un costrutto sociale. Caratterizzati da contesti di media e alta montagna, i Vosgi e le Alpi sono percepiti attraverso le relazioni – ora simili, ora diverse – intrattenute con lo spazio, la verticalità e l'altitudine. Sovrarappresentate e valorizzate, standardizzate o ignorate, l'obiettivo è quello di capire come le vette e le montagne siano definite dalle fonti figurative e dalle fonti scritte che le accompagnano.

Introduction

Le sommet moderne est le plus souvent défini d'un point de vue géographique et mathématique. L'édition de 1694 du *Dictionnaire de l'Académie* en fait «le haut, la partie la plus eslevée [...] comme d'une montagne»¹, autrement dit d'un objet considéré dans sa «verticalité». Dans la pratique, le sommet peut aussi désigner tout un ensemble de points qui forme une ligne de crête: du XVI^e au XVIII^e siècle, l'apprehension d'un tel objet n'est pas, en réalité, strictement établie. Le sommet peut aussi bien être un lieu clairement identifié, dans le cas de montagnes fameuses (telles que le mont Aiguille, le mont Viso, la Rochemelon dans les Alpes) tout autant qu'un total impensé. Son gravissement systématique n'est pas une caractéristique de la période qui nous concerne. Le temps du

sommet demeure celui du franchissement et du domptage de territoires pensés en trois dimensions, qui causent des difficultés tant aux militaires qu'aux marchand·es et aux voyageur·euses.²

La carte comme objet historique

Le rapport aux sources cartographiques est d'abord celui d'un rapport à l'image – et à la réduction – d'un espace ou d'un territoire. Il s'insère plus largement dans la *visual history* qui approche les images non seulement comme des reflets des changements mais aussi comme des outils qui façonnent les sociétés et leurs évolutions.³ L'acte cartographique ne s'impose finalement que comme une mise en image parmi d'autres de la montagne.⁴ Il participe d'un discours sur l'espace, à résituer au sein d'un contexte plus large dans l'Europe moderne d'un «élargissement du monde», y compris vers les secteurs d'altitude. L'acte cartographique questionne plus globalement la place de la carte en histoire, à appréhender comme un fait social qu'il convient de déchiffrer pour mieux saisir les objectifs nourris par les acteurs à l'initiative des productions étudiées. Pour Jean-Marc Besse:

Les cartes [...] traduisent et portent des intentions vis-à-vis des territoires: intentions de connaissance, de description, mais aussi de transformation. Les cartes en ce sens, sont les expressions de projets vis-à-vis du territoire. [...] [Elles] agissent aussi sur la société où elles sont produites. Elles interviennent dans des situations sociales, culturelles et politiques, en diffusant une certaine interprétation de ce que doit être la réalité, territoriale en particulier.⁵

En cela, les cartes ont pu constituer un outil d'enseignement – si ce n'est de normalisation – majeur auprès des sociétés, en particulier pour la transmission d'une nouvelle vision et de nouvelles représentations des espaces de montagne. L'état actuel de la recherche sur la cartographie – et la figuration – des sommets est encore fortement le fruit de l'histoire des sciences et des savoirs, et plus précisément d'une approche techniciste.⁶ En France, l'article publié en 1962 par François de Dainville dans l'*Annuaire international de cartographie* est l'un de ceux qui a approché le premier la représentation cartographique du sommet, *via* la question plus large du rapport au relief.⁷ Quelques travaux récents, tels que ceux d'Etienne Bourdon et de Stéphane Gal ont proposé une approche plus culturelle et politique du rapport aux territoires de montagne.⁸

Vosges et Alpes françaises: différences et similitudes des montagnes occidentales

Il peut paraître hasardeux, au premier abord, de vouloir passer au même filtre d'analyse les Vosges et les Alpes françaises, tant leurs configurations présentent des points divergents. Le massif vosgien est un massif hercynien rajeuni de moyenne montagne, culminant à 1424 m au sommet du Grand Ballon. Seule la partie sud et granitique du massif présente des sommets dépassant les 1200 m, dans le secteur appelé «Hautes Vosges» sur lequel se concentreront les exemples présentés. Ces sommets ont la caractéristique d'être coiffés de pâtures d'origine exclusivement anthropique et ancienne, appelés «chaumes». Les premières traces de défrichements de ces espaces d'altitude sont attestées dès l'âge du Bronze.⁹ La crête principale du massif, selon un axe nord-sud, marque une frontière politique, culturelle et linguistique ancienne entre la Lorraine et l'Alsace. Au cours de la période moderne, le massif est ainsi partagé entre différents pouvoirs: duché de Lorraine, territoires des Habsbourg, puis royaume de France. Pour sa part, le massif alpin est un massif de haute montagne, jonché de nombreux points s'élevant à plus de 4000 m d'altitude. La majorité d'entre eux a par ailleurs la particularité d'être difficile d'accès en l'absence d'aménagements anthropiques. La chaîne alpine s'étend d'ouest en est au centre-sud de l'Europe, et constitue de ce fait un espace où de multiples autorités politiques s'exercent et ne sont de ce fait pas une entité complètement homogène tant dans sa construction géomorphologique, politique et culturelle. Les exemples se concentreront sur les Alpes occidentales, et plus précisément sur les territoires du royaume de France et dans une moindre mesure du duché de Savoie. Bien que dissemblables par leurs aspects topographiques, ces deux espaces montagneux présentent des points communs: d'une part, ces montagnes s'élèvent au sein de l'Europe occidentale, où s'observent des rapports similaires de la part des sociétés qui les habitent ou les administrent; d'autre part, elles sont les unes et les autres morcelées sous des autorités politiques multiples et mouvantes au cours de la longue période à laquelle notre étude est consacrée.

111

Le sommet, la carte et la montagne

La place des sommets dans nos sources respectives nous incite à réfléchir au rôle que ceux-ci remplissent dans la définition même de la montagne à l'époque moderne. Le corpus se compose dans ce sens d'un ensemble de plans, de vues à vol d'oiseau, de figurations en perspective cavalière, aussi bien manuscrits qu'imprimés et produits entre le milieu du XVI^e siècle et la fin du XVIII^e

siècle. Ces documents graphiques ont pu être complétés par la prise en considération des mémoires et instructions conservés, et répondent ensemble aux enjeux portés par les documents de la pratique pour engager l'étude de nombreux sommets, dans leurs formes multiples. Dans quelle mesure le sommet et la montagne ont alors pu s'entre-définir? Les caractéristiques à la fois communes et différentes des terrains montagneux sur lesquels nous travaillons permettent la mise en regard de territoires de haute et de moyenne montagne. Sans viser ni prétendre à une étude comparative exhaustive, l'objectif est de parvenir à croiser ces deux entités géographiques afin de comprendre comment ont pu être définis et construits par l'administration ces territoires. La fluctuation entre leur marginalisation par les sources et leur perception comme des régions à conquérir est en ce sens une complexité qui motive cette étude croisée. Le rôle qu'a pu jouer la cartographie moderne et plus largement la figuration dans cette construction, ainsi que dans la distinction entre haute et moyenne montagne, peut alors aussi être questionné.

La première partie de cet article permettra de montrer la position ambivalente, entre uniformité et invisibilité, qu'a longtemps occupé le sommet dans les représentations et les descriptions textuelles et figuratives; la deuxième sera l'occasion de sonder les formes et les motivations de valorisation des cimes qui existe au cours de la modernité; la troisième enfin, s'attardera sur une raison en particulier de l'attention au sommet: l'administration.

Entre uniformité et invisibilité

L'acte cartographique a longtemps entretenu une position ambivalente avec les sommets. Tantôt mis en valeur, tantôt invisibilisés selon l'objectif de la carte, les productions modernes aussi bien textuelles que figuratives ont contribué à la construction uniformisée d'une image de la montagne.

Une longue absence des sommets?

L'affirmation de l'acte cartographique s'insère dans une forme de continuité avec des innovations de papier apparues aux siècles précédents: listes de lieux (XII^e–XIII^e siècle), vues, portraits de châteaux, et plus tard de villes (XIV^e siècle), listes administratives (XV^e–XVI^e siècles).¹⁰

À côté des représentations cartographiques, la géographie du massif vosgien et son relief ont pu faire l'objet d'une mise initiale sur le papier sous la forme de terriers. L'urbaire de la vallée basse de Saint-Amarin (vallée de la

Thur) a été produit en 1550 par l'abbaye de Murbach, alors propriétaire exclusif de cette vallée ouverte sur le sud de la plaine d'Alsace et sur le col stratégique de Bussang.¹¹ Au milieu du XVI^e siècle, le document dresse par écrit les limites du ban, qui correspondent aux lignes de crêtes. Plusieurs sommets sont nommés, d'après leurs oronymes germaniques et vernaculaires, et l'auteur du document emploie différentes terminologies pour faire référence aux reliefs: *Berg*, *Kopff*, ou encore *Schneesmeltzin* pour désigner la limite de la fonte des neiges, autrement dit la ligne de crête délimitant les bassins versants. Cet intérêt pour les réseaux hydrographiques, qui ne font souvent apparaître les reliefs qu'en négatif dans les vallées, se vérifie également dans les productions cartographiques de la première modernité, avant que se développent par exemple les théories des «grands systèmes de montagnes» du milieu du XVIII^e siècle.¹² De façon générale, un intérêt moindre est jusque-là accordé par les cartographes modernes à la figuration du relief: la représentation des vallées, habitées, est favorisée aux crêtes qui prennent l'allure d'obstacles, plus que de simples limites. Au sein du cercle humaniste du «Collège vosgien» de Saint-Dié, cette idée est bien retranscrite par les travaux du célèbre géographe Martin Waldseemüller lorsqu'il s'attèle à une nouvelle édition latine de la *Geographia* de Ptolémée.¹³ Commandé par le duc de Lorraine, le projet débute en 1508 par la production d'une carte du duché sur laquelle le figuré montagnard correspondant aux Vosges occupe environ 30% de la surface représentée – en vert (Fig. 1). La montagne vosgienne y joue ce double rôle d'obstacle et de limite. Le mode de figuration hérite de la tradition manuscrite médiévale, où les espaces de montagne les plus élevés sont représentés par des amas de «taupinières». La carte s'attache ici bien moins aux sommets, absents, qu'à l'hydrographie et aux sillons des principales vallées. Aucun sommet n'est clairement identifié, encore moins nommé.

Le traitement graphique de la montagne étant standardisé sur le dessin, les sommets le sont aussi: dans les Alpes, sur les figurations qui utilisent le figuré en taupinière, comme sur la carte anonyme *Daulphine et Savoie* issue du *Recueil et abbrege de certaines choses concernant le gouvernement de Dauphiné et de Savoie*, réalisé vers 1550.¹⁴ On devine l'indication du mont Aiguille au sud de La Mure grâce au symbole de croix qui rappelle l'ascension de cette falaise d'environ 300 m ordonnée par Charles VIII en 1492. En 1630, l'ingénieur et géographe ordinaire du roi Simon Maupin, propose lui une carte du duché de Savoie:¹⁵ la place des rivières et des fleuves y est prépondérante par rapport à la figuration du relief, jusque dans les vignettes qui mettent l'accent sur certains lieux où le cours d'eau est central dans la représentation. En somme, le sommet existe mais la standardisation du relief dans les formes figurées les rend souvent invisibles.

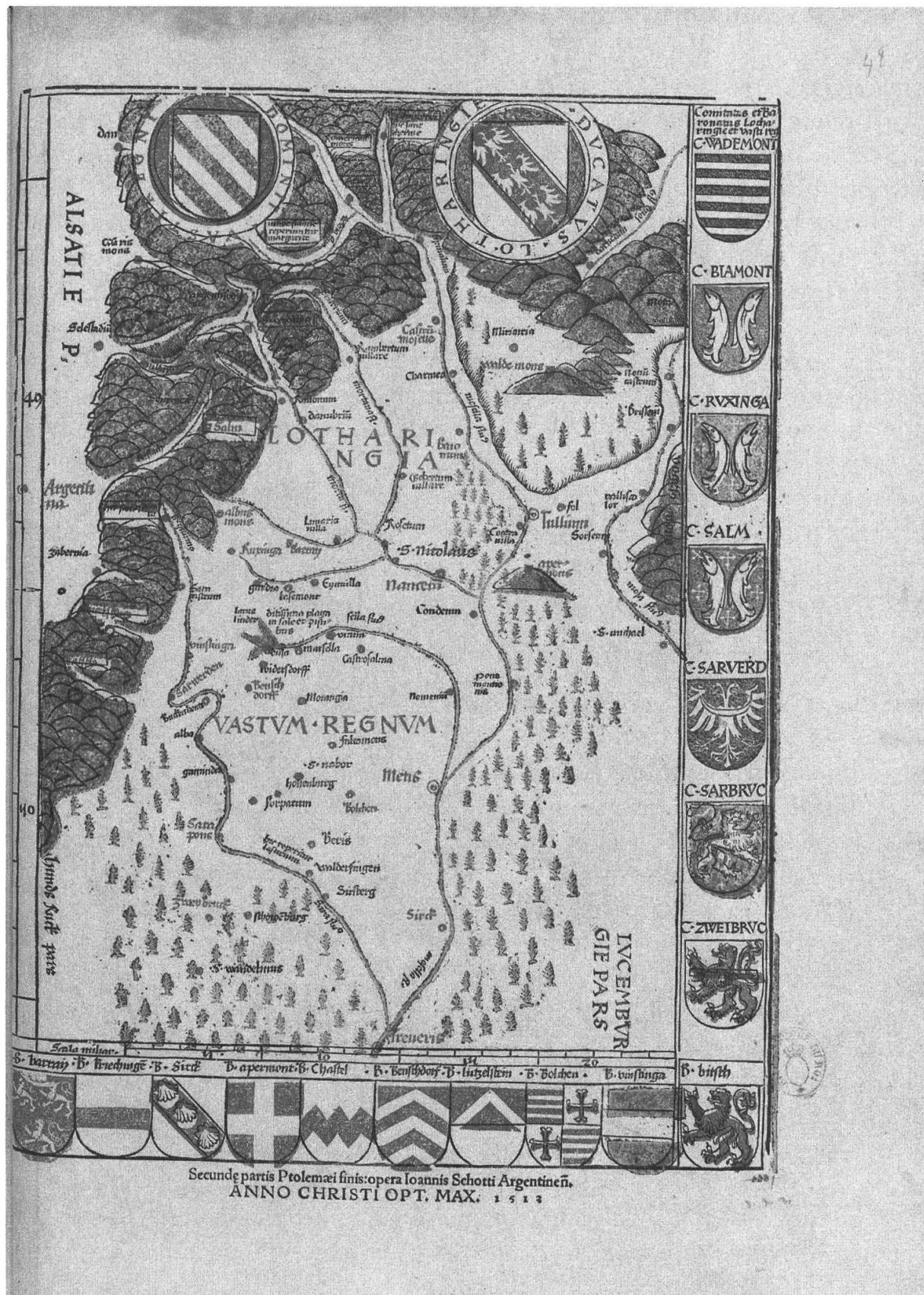


Fig. 1. Carte de Lorraine de Martin Waldsee-müller. BNF GE DD-2043 (RES).

L'affirmation de la projection horizontale confrontée à l'altitude

La projection horizontale et la méthode planimétrique ont su s'imposer au XVIII^e siècle. Elles restent cependant confrontées aux limites des outils dont disposent les géographes pour mesurer l'altitude¹⁶ particulièrement pour la période qui précède les grandes campagnes de nivellation qui engageront au siècle suivant une uniformisation de ces mesures à l'initiative des États. Dans un manuel destiné au service géographique de l'armée au début du XX^e siècle, le général Henri Berthaut écrivait ainsi:

On n'a commencé à savoir regarder la montagne, à en saisir les formes, à chercher réellement à les représenter, sinon à en comprendre les raisons, que du jour où s'est révélée la possibilité de les définir méthodiquement, soit par des courbes de niveau, soit par des lignes de plus grande pente. Jusque-là, les œuvres qui dénotent le plus de souci d'une figuration ressemblante [...] ne réussissent [...] à rendre assez grossièrement le relief que dans certaines circonstances favorables.¹⁷

115

Si l'adoption de la projection horizontale correspond à l'affirmation d'une nouvelle méthode de mesure, elle s'accompagne néanmoins de l'abandon progressif du recours à la perspective. Elle fait ainsi disparaître le profil du sommet en tant que repère, pour son aspect vertical et une silhouette qu'on identifiait dans l'espace. Le sommet est alors progressivement associé, du moins en moyenne montagne, au «point culminant». C'est un point, associé ou non à un toponyme, qui le situe désormais dans la sphère du papier par rapport à un environnement de plus basse altitude. Selon les productions, le sommet est même définitivement effacé au profit d'une représentation parfaitement plane de l'espace. Plusieurs figurations ont ainsi pu faire perdre leur caractère vertical aux territoires de montagne. La mappe sarde, produite entre 1728 et 1738, est en ce sens une forme d'aboutissement du passage à l'horizontalité réalisé dans le duché de Savoie.

Le phénomène s'observe dans le processus d'encadastrement des territoires et l'essor des campagnes d'allivrement qui accompagnent au XVIII^e siècle la géométrisation de l'espace. Cette dernière repose alors notamment sur l'évolution moderne des instruments et des méthodes.¹⁸ Engagé au milieu du XVIII^e siècle par les intendants du roi pour réformer l'ancien régime fiscal de la province passée à la France, le «cadastre d'Alsace» est un projet qui couvre aussi bien les espaces de plaine que les espaces de moyenne montagne.¹⁹ Les commissaires des Ponts et Chaussées engagés dans ce projet disposent de trois ans et d'instructions strictes pour réaliser les relevés et les plans au 1/5280 de près

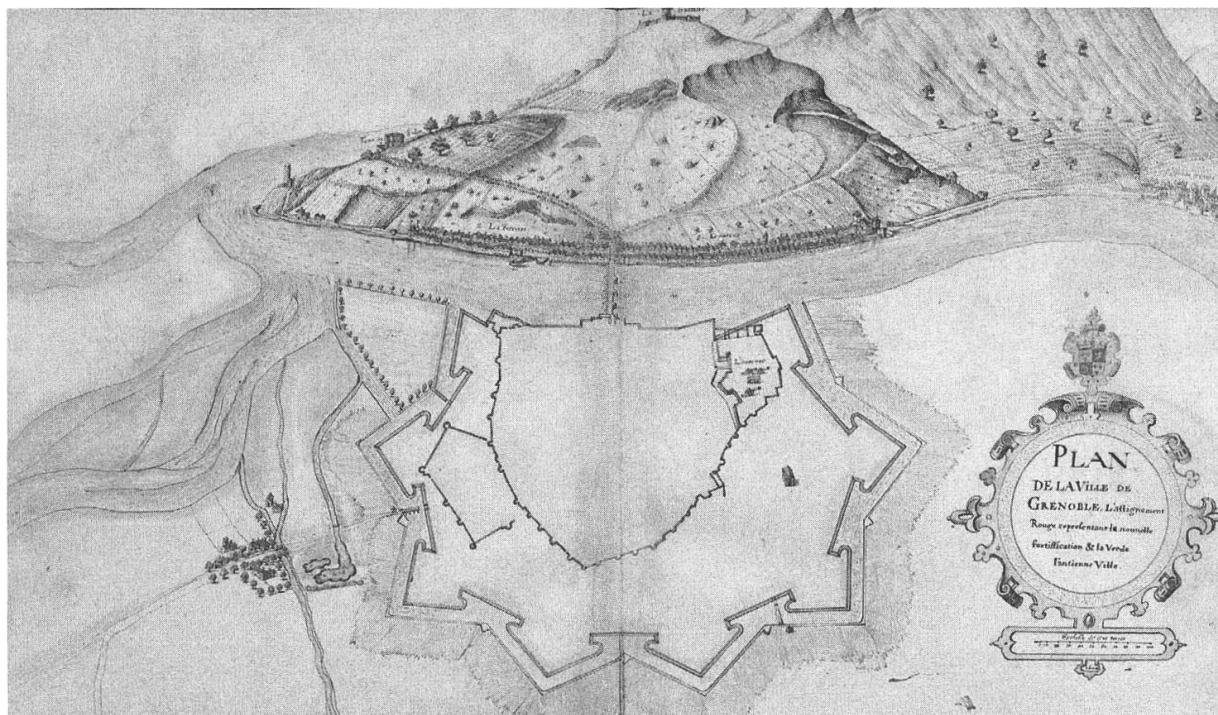


Fig. 2. Jean de Beins, Plan de la Ville de Grenoble, 1604, British Library, Add MS 21117, f°51v-52r.

de 900 communautés. Les arpenteurs lèvent les cantons de même nature de culture et les éléments topographiques qui marquent le paysage et la séparation entre les cantons: cours d'eaux et canaux, réseaux de routes, chemins. Les instructions excluent la mention du relief et des sommets de ces repères, qui n'apparaissent qu'en négatif lorsqu'ils marquent la limite entre les bans relevés. Le cadastre dans son ensemble fait donc abstraction de la verticalité et les sommets disparaissent des productions finales. Ce choix a pu cependant apparaître comme un frein concret à la lecture des plans: sur plusieurs exemplaires correspondant à des secteurs de montagne et conservés par les communautés concernées, des hachurages ont été ajoutés pour signaler la présence de pentes, voire de sommets (hachurage circulaire). Une troisième dimension, essentielle aux représentations locales, a alors été ajoutée par les populations et représentants locaux qui se confrontent sur le terrain à ces documents de la pratique, dans le cas notamment d'arbitrages de litiges. Si le monopole de la production cartographique reste ainsi détenu par les administrations, on observe de quelle manière les populations locales, si elles ne les produisent pas, sont en mesure de se saisir de l'outil cartographique à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle.²⁰ Les vues paysagères et à vol d'oiseau contribuent dans le même temps à valoriser, voire

à survaloriser le sommet comme définition de la montagne. L'utilisation de ces projections permet de mieux faire ressortir les sommités que d'autres caractéristiques de la montagne: l'altitude ou la déclivité, par exemple, sont des éléments totalement absents des figurations de la montagne jusqu'au XVIII^e siècle. Le choix, sur le *Plan de la Ville de Grenoble* (Fig. 2), de fusionner projection horizontale et projection verticale, permet ainsi à la fois de montrer la nouvelle enceinte urbaine projetée et la montagne surplombant la ville. C'est moins le souci de l'altitude – au sens de la mesure de l'élévation d'un point – que celui de la hauteur – ordre d'idée de l'élévation de certains espaces par rapport à la plaine – qui guide alors les auteurs des cartes.²¹

Valoriser les cimes pour dominer

Tous les sommets ne font toutefois pas l'objet d'un même traitement cartographique. Peu importe le recours à la projection horizontale ou à la perspective dans ces cas précis, certains sommets, certaines silhouettes, ont été érigés comme des repères majeurs pour leur caractère remarquable, pour la limite qu'ils représentent. Ce processus relève alors de la construction sociale d'un sommet en particulier, qui peut être ancienne mais qui peut aussi accompagner un discours précis: un rapport de domination, de colonisation des espaces d'altitude.

117

Cartographier pour asseoir une autorité

En tant qu'outil de domination d'un territoire et plus généralement de la «Nature», la cartographie s'impose avec l'usage qu'en font les États modernes et leurs administrations à partir du XVI^e siècle.²² En 1578, les ducs de Lorraine prennent le contrôle exclusif de la grande crête du massif vosgien, jusque-là possédée en indivision avec l'abbaye de Remiremont. Sur ces espaces de moyenne montagne longtemps relégués au statut de *saltus*, mais bien exploités au sein d'un agrosystème social fondé sur la pratique de l'estive, une gestion étatique prend concrètement le relai sur les pratiques coutumières et les modes d'exploitation des ressources sommitales (bois, pâturages, eau). Dans ce contexte, une carte perspective est pour la première fois produite et propose de situer, dans un espace en trois dimensions, ces ressources et chaque sommet destiné à l'exploitation pastorale: la carte de Thierry Alix (Fig. 3).²³ Aux espaces d'altitude sont pour la première fois accordés le même intérêt qu'aux villages et hameaux situés en contrebas. La production de cette carte perspective vient confirmer

la prise de contrôle de ce territoire, tout en devenant un outil de sa gestion, au service des intérêts économiques d'un État ducal centralisé.

Sur ce document, les sommets sont hiérarchisés: ceux qui marquent la frontière du duché de Lorraine, c'est-à-dire la «crête principale» du massif sur laquelle s'étend le «grand pâturage», sont mis en évidence autour d'un secteur appelé «le Hault de Chaulmes». Le sommet du Hohneck, qui domine le secteur et en assure un verrou, est placé au centre de l'image. Le profil de la crête vu depuis la Lorraine ne permet pas *a priori* de faire figurer les escarpements du fossé d'effondrement rhénan, mais les choix du dessinateur permettent de marquer la présence d'une limite stricte, renforcée toujours par le partage des eaux et la fonte des neiges. On peut lire: «Tout ce qui porte eau de deca est notamment de Lorraine. Et de dela du Val de Monstier» (pour Munster). La source la plus proche du sommet est directement associée à la figure du Prince: elle est figurée et nommée dans les deux langues (allemand et français): «*Hertzogin brunn*; La fontaine de son Alteze». Si ce nom commémore et entretient la tradition d'une ascension réalisée vingt ans plus tôt par la régente de Lorraine, Christine de Danemark, la référence à la famille ducale pour nommer un élément stratégique du sommet s'impose autant comme une preuve de domination de l'espace et de ses ressources. La carte vient alors acter, entretenir et associer dans l'espace cette domination. Pour reprendre les mots d'Alice Ingold: «Tracer une carte, faire l'inventaire des ressources d'un espace ont ainsi constitué des actions, qui, au même titre que celles de labourer, semer, couper du bois ou récolter, visaient à défendre des droits ou à recouvrir des droits disputés sur des territoires et leurs ressources».²⁴

Dans les Alpes, on trouve des approches similaires: le cas fameux du mont Aiguille, gravi et conquis sur ordre de Charles VIII en 1492, reste significatif. Il demeure le sommet de référence des Alpes, en gardant toutefois son qualificatif d'«inaccessible». Deux hypothèses peuvent expliquer cette pratique dans la carte: exacerber le caractère exceptionnel du gravissement réalisé pour le roi; ou la place plus forte de l'héritage littéraire qui l'emporte sur l'actualisation qui s'est opérée à la fin du xv^e siècle. Par ailleurs, sa signalisation sur toutes les cartes permet à elle seule d'indiquer la présence d'un massif montagneux, sans que les points culminants alentours soient singularisés.

Cartographier le sommet comme symbole

Certains sommets sont par ailleurs mis en avant pour la fonction symbolique qu'ils revêtent. En 1608, Jean de Beins réalise une carte de la vallée de Château-Queyras.²⁵ Au milieu d'un dessin qui fait des montagnes des vagues de



Fig. 3. La carte des hautes chaumes de Thierry Alix (détail). Arch. dép. Meurthe-et-Moselle, B617 1.

relief, un sommet se dégage: le Mont Viso, dont la hauteur est supérieure aux sommets environnants. Il est nommé, et qualifié de «plus hault de tous les mons des Halpes». Cette qualification ne résulte pas de mesures mathématiques. Elle découle de l'impression que donne cette montagne sur les voyageur·euses qui empruntent le col Agnel, probablement aussi construite de discours, faisant du Mont Viso un des sommets les plus élevés de cette partie des Alpes.

La vision d'une montagne et de sommets repoussants, inaccessibles, est également une thématique importante dans la littérature consacrée à la moyenne montagne et aux Vosges depuis au moins le XIII^e siècle, y compris lorsqu'elle est produite par des habitants du massif.²⁶ Le discours cartographique, pour sa part, semble s'être très majoritairement défait de cette tradition de représentation des sommets. On trouve dans la carte de Thierry Alix une rare représentation du Rothenbachkopf (1316 m) à l'aspect vertical exagérément renforcé, cherchant à marquer le caractère abrupt du sommet auquel est associé le nom de «la roche d'angoy[sse] alias le haut de Rothenbach».²⁷ Si le sommet est encore reconnu aujourd'hui pour ses escarpements, au point d'y chercher dans la tradition des «petites Suisses» du XIX^e siècle à l'image d'un «Cervin alsacien», ce

repoussoir renvoie avant tout à la présence d'un sentier et d'un col difficile, permettant de traverser les Vosges entre les vallées de la Fecht et de la Moselotte. Par ce biais, l'auteur de la carte cherche en même temps à s'affirmer auprès du duc de Lorraine comme un fin connaisseur de la géographie et des sommets vosgiens: la production de la carte avait à l'origine été confiée à des cartographes de renom (Gérard Mercator puis Hans van Schille). Les archives de l'administration ducale témoignent des phases préparatoires du projet de cartographier la région. Le président de la Chambre des comptes soulève cependant à plusieurs reprises dans ses correspondances le manque de connaissance du massif des deux géographes, pour finalement obtenir le privilège de produire lui-même la carte des hautes chaumes. Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, ce cas pose concrètement la question de la familiarité des géographes et des cartographes avec les espaces et des environnements qu'ils sont amenés à poser sur le papier. En montagne, il induit une capacité à cerner dans leur globalité la portion de l'espace qu'ils ne peuvent parfois que difficilement cerner depuis un belvédère unique.

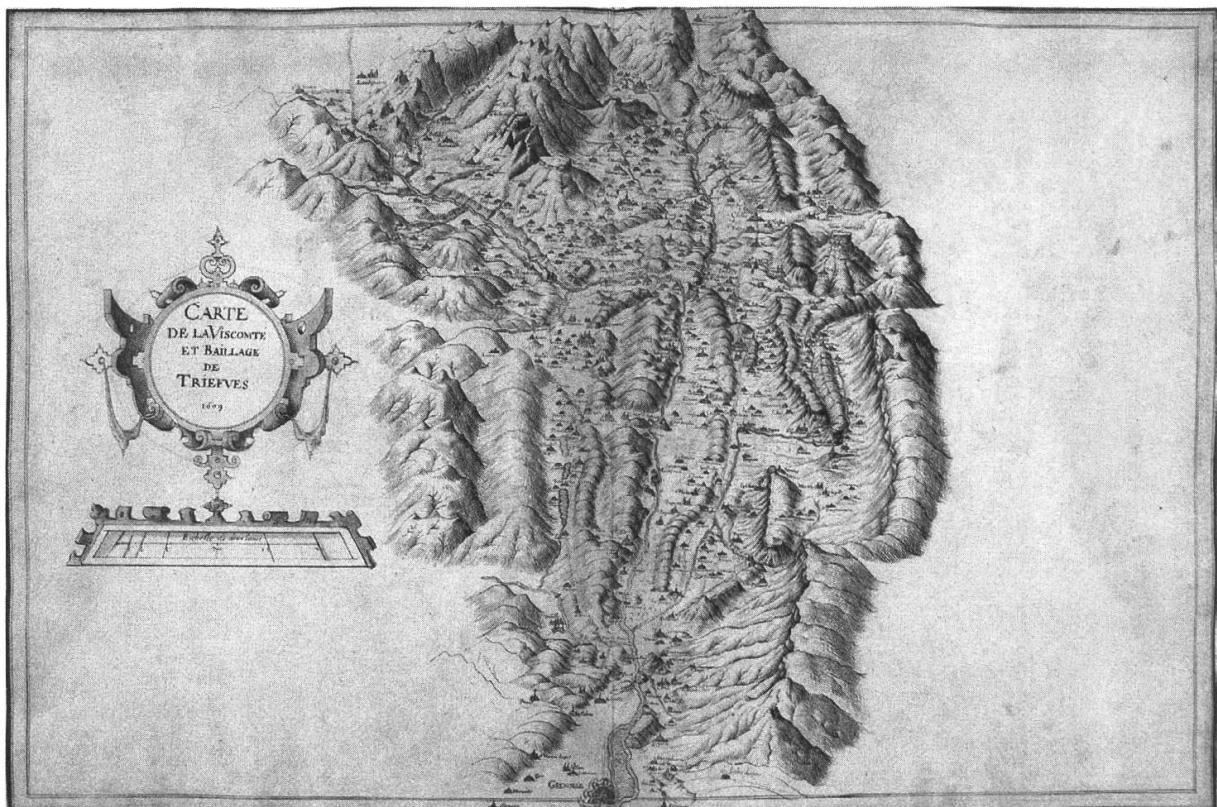
120

Valoriser les cimes pour administrer

L'essor moderne de la cartographie des territoires de montagnes, dans les Alpes comme dans les Vosges, répond autant à un besoin de valorisation de ces espaces qu'à une volonté de maîtrise et d'administration de ces territoires. Dominique Margairaz a pu relever en ce sens qu'«au regard de l'histoire de la discipline comme de celle de l'administration, c'est bien l'hypothèse d'un lien privilégié entre géographie et administration, entre connaissance du territoire et action publique, elle-même inscrite dans un territoire et exercée en direction du territoire et des hommes qui l'habitent, qui fonde l'intérêt d'un tel découpage comme la pertinence de l'objet».²⁸

Le sommet pratique: du point de repère visuel au point géodésique

Avec la méthode géométrique, les sommets occupent peu à peu une place prépondérante, jusqu'à devenir des points géodésiques strictement relevés pour la réalisation des canevas. À partir du XVII^e siècle, les regards semblent se tourner de plus en plus vers les hauteurs: plusieurs cartes montrent que le sommet a pour fonction d'être un repère visuel, tant comme indication sur le terrain que d'un point de vue géométrique pour dresser la carte. Concrètement, cela signifie que les sommets ne sont plus seulement nommés, mais sont situés au



121

Fig. 4. Jean de Beins, *Carte de la Viscomté et Baillage de Triefves*, 1609, British Library, Add MS 21117, f°56v-57r.

moyen d'un point, similaire à celui utilisé pour positionner les localités habitées. Sur la *Carte de la vicomté et baillage de Triefves*²⁹ dressée par Jean de Beins en 1609 (Fig. 4), plusieurs sommets présentent cette particularité: le «mont Inaccessible», la «Montagne d'Aubiou», ainsi qu'un troisième sommet, marqué avec un point sans être nommé. Les terrains montagneux, plus complexes dans leur forme que les terrains de plaine, sont plus difficiles d'accès pour un cartographe ou arpenteur, et donc plus coûteux – physiquement et économiquement – à figurer. Les techniques employées à la base des figurations cartographiques peuvent encore être diverses au début du XVII^e siècle.³⁰ S'il apparaît clairement que les sommets deviennent des points visés, on peut par ailleurs se demander s'ils ne deviennent pas simultanément et progressivement les lieux d'où l'on regarde en plus d'être ceux vers lesquels on regarde.

Au XVIII^e siècle s'affirme pour la représentation du relief la méthode de l'estompage au lavis³¹. Les dessinateurs cherchent à améliorer progressivement les techniques dont ils disposent pour s'émanciper du recours à la perspective. Cette phase de recherche de la figuration du relief a pu s'observer à partir de la fin des années 1770 au cours des campagnes de production de la «Carte

des Frontières Est de la France depuis Landau jusqu'à Pontarlier».³² Elles sont menées par l'ingénieur en chef des armées Le Michaud d'Arçon dans le massif du Jura puis des Vosges.³³ Les différentes feuilles de ce projet ont été conservées, ainsi que les instructions et différents mémoires qui accompagnent la carte. En 1782, les *Instructions* de la nouvelle campagne consacrée au traitement du massif vosgien mettent en évidence les limites de la méthode utilisée jusque-là pour le lavis. On lit, au sujet du recours au lavis:

L'on ne doit pas craindre même de les forcer un peu plus qu'ils ne doivent l'être, eu égard à l'affaiblissement progressif des couleurs, sans cette précaution, il arriverait que telle feuille de dessin, qui aujourd'hui présente assez bien les différens mouvements et accidents du terrain; dans un an ou deux, n'offrirait plus qu'une plaine rase à la place d'un sol réellement coupé de rideaux et de mamelons assez élevés. Ce défaut était commun à quelques feuilles du travail de la dernière campagne. Les parties dans le jour, étaient surtout si faibles, qu'à peine on les apercevait.³⁴

L'enjeu est ici autant celui de produire une carte permettant de transmettre et rendre compte, au premier coup d'œil, la connaissance de la topographie des lieux, que de s'assurer que cette production et l'enseignement qui en découle – à destination prioritaire de l'administration – soit utile pour un temps suffisamment long.

La méthode cartographique engagée dans cette seconde moitié du XVIII^e siècle repose sur une uniformisation des techniques enseignées dans les écoles d'ingénieurs, comme à l'école du génie de Mézière. Au sein des nouvelles méthodologies qui consacrent un recours à la géodésie, les sommets – en tant que points – trouvent une place plus que jamais centrale dans un rapport définitivement géométrique à l'espace. Pour la carte d'Arçon (Fig. 5), le canevas trigonométrique a pu être conservé: il permet d'observer l'importance des sommets en tant que points géodésiques, où se concentrent un nombre important de lignes de visées.³⁵

La pratique du sommet: produire des savoirs sur la montagne

Émilie-Anne Pépy a pu mettre en évidence les relations tissées entre l'administration et les savants dans la production de savoirs autour de la montagne: «la construction de savoirs nouveaux sur la montagne va de pair avec la construction de territoires ou de terrains d'observation».³⁶ Le Mont-Blanc

est de ce point de vue emblématique de la corrélation existante entre le monde scientifique et celui de l'administration. Atteint pour la première fois en 1786, le sommet gravi par Balmat et Paccard donne son nom au département six ans plus tard lors de l'annexion de la Savoie à la France.³⁷ En marge des cartes manuscrites, qui continuent de circuler, se pose la question de la diffusion des nouveaux savoirs et des représentations géographiques à travers le recours aux cartes imprimées. Au cours de la seconde modernité, les progrès techniques rendent majoritaires les cartes imprimées et accélèrent leur trafic grâce à une reproduction à grande échelle. Ces documents contribuent à asseoir la diffusion de la géographie de Ptolémée, qui constitue pour Jean-Marc Besse l'*«un des événements majeurs qui ont contribué à transformer l'image du globe terrestre, et plus généralement les représentations de l'espace»*.³⁸ Les espaces de montagne n'échappent pas à la règle: l'émergence progressive des sommets et des espaces sommitaux, en tant qu'objets géographiques à part entière, intègre tôt les corpus imprimés, comme les atlas.

Pour les Vosges, l'exemple de la figuration du «hault de chaume», initialement manuscrite chez Thierry Alix, est un bon marqueur: l'espace cartographié au plus tard en 1579 est pour la première fois reporté sur une carte imprimée 15 ans plus tard: sur la carte de Bouguereau.³⁹ Le secteur des sommets y est associé à l'idée d'une nette démarcation territoriale, servant un discours différent à celui de Thierry Alix. La géographie de la première modernité s'affirme ainsi comme un savoir cumulatif des secteurs de montagne, qui se poursuit jusqu'au XVIII^e siècle. Loin de la marge de Waldseemüller, les apports de Bouguereau sont par exemple intégrés à la carte de Lorraine de Jean Janson (1645), puis à d'autres productions situant de manière de plus en plus exhaustive les différents sommets vosgiens.

Conclusion

En tant qu'art (*ars*), la cartographie répond bien aux schèmes proposés par Paul Klee, pour qui «l'art ne reproduit pas le visible, il rend visible».⁴⁰ L'acte cartographique accompagne aussi bien la visibilisation des sommets dans les territoires de moyenne et de haute montagne, en fonction de l'usage qui leur est destiné. La construction par les sciences de la nature d'une stricte distinction entre haute et moyenne montagne est contemporaine au développement nouveau voulu par les administrations: l'essor du recours à la cartographie accompagne une démarginalisation de ces espaces d'altitude et le développement d'une dynamique de «commodification», de classification et d'exploitation des ressources de montagnes.

L'état des lieux suggéré ici a proposé une première mise en évidence de la place identique accordée à l'objet sommet au sein des représentations cartographiques de la montagne au cours de l'époque moderne. La principale distinction entre nos deux corpus repose alors sur l'idée de l'accessibilité au sommet. Si ce point engendre logiquement et tôt des différences dans la pratique et le goût de la montagne, la mise en carte des espaces d'altitude reste globalement la même quand elle est réalisée par des administrations à la recherche d'une uniformisation des pratiques, notamment dans la représentation du relief.

Si le sommet ne semble pas ainsi faire toujours la montagne, une fois pris en compte, cet objet géographique finit par occulter une grande partie des autres dimensions de la montagne. Dès lors, dans les Alpes comme dans une partie des Vosges, l'espace intermédiaire situé entre le pied et le sommet finit par s'éclipser. Si dans les Alpes, accéder au sommet devient prédominant, notamment dans une idée de traversée des espaces inférieurs, l'accent mis sur les ressources portées par les territoires de hauteur a tendance à gommer cette dichotomie.

124

En ouverture: Composition de deux cartes modernes (élaboration des auteurs): au premier plan, La carte des hautes chaumes de Thierry Alix (cf. Fig. 3); à l'arrière-plan la carte de Jean de Beins, Le baillage de Greyzivaudan & Trieves, 1619, BnF, GE C-23577.

Notes

- 1 Article «Sommet», in: *Dictionnaire de l'Académie Française*, Paris 1694 (1^{ère} éd.).
- 2 S. Gal, *Histoires verticales: les usages politiques et culturels de la montagne (XIV^e–XVIII^e siècles)*, Ceyzérieu 2018; J. Mathieu, *The Third Dimension: A Comparative History of Mountains in the Modern Era*, Milton Keynes 2011.
- 3 D. Bleichmar, V. R. Schwartz, «Visual History: The Past in Pictures», *Representations*, 145, 1, 1 février 2019, pp. 1–31.
- 4 «La mise en image est indissociable de la mise en scène des images, c'est-à-dire des conditions pragmatiques de leur efficacité comme des agents de la vie sociale qui paraissent partager bien des propriétés d'un humain ordinaire.»; Ph. Descola, *Les formes du visible: une anthropologie de la figuration*, Paris 2021, p. 17.
- 5 J.-M. Besse, G. A. Tiberghien, *Opérations cartographiques*, Arles 2017, pp. 17–18.
- 6 J. Dumasy-Rabineau, C. Serchuk, E. Vagnon (dir.), *Pour une histoire des cartes locales en Europe au Moyen âge et à la Renaissance*, Paris 2022, p. 9. À l'international, la monumentale *History of Cartography* en six volumes et neuf parties, impulsée par David Woodward et publiée à partir de 1987 est une somme qui constitue aujourd'hui encore une référence majeure pour approcher les différentes problématiques contenues dans l'histoire de la cartographie.
- 7 F. de Dainville, «De la profondeur à l'altitude: des origines marines de l'expression cartographique du relief terrestre par cotes et courbes de niveau», *Annuaire international de cartographie*, 1962, pp. 151–162.
- 8 É. Bourdon, *Le voyage et la découverte des Alpes. Histoire de la construction d'un savoir (1492–1713)*, Paris 2011; Gal (voir note 2).
- 9 S. Goepp, *Origine, histoire et dynamique des Hautes-Chaumes du massif vosgien. Déterminismes environnementaux et actions de l'Homme*, Strasbourg 2007.
- 10 L. Dauphant, *Géographies: ce qu'ils savaient de la France (1100–1600)*, Ceyzérieu 2018, p. 286.
- 11 Archives d'Alsace site Haut-Rhin (AA68), 9G 51–23.
- 12 I. Laboulais, «Les systèmes: Un enjeu épistémologique de la géographie des lumières», *Revue d'histoire des sciences*, 59, 1, 2006, pp. 97–125.
- 13 Bibliothèque de Nancy, Rés. 556.
- 14 AD38, J500.
- 15 S. Maupin, *Carte de la Savoie, du Piémont, du ché de Monferrat, Marquisat de Salusses & pais circonvossins*, 1630, collection privée (Perrine Camus-Joyet).
- 16 Rappelons les expérimentations barométriques engagées dans la seconde partie du XVII^e siècle par Horace Benedict de Saussure dans sa quête du Mont-Blanc. H.-B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes, précédés d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*, T. 2, Genève, 1786, pp. 550–571.
- 17 H. M. A. Berthaut, *Connaissance du terrain et lecture des cartes (études topologiques)*, Paris 1913, p. 226.
- 18 Au sujet des instruments et des méthodes trigonométriques utilisées, le XVII^e siècle s'impose comme un tournant non négligeable dont témoignent notamment les traités du zurichois Leonhard Zubler ou du vénitien Giovanni Battista Riccioli. Le développement de nouveaux instruments et de nouvelles méthodes permet de dépasser la dualité qui caractérisait les géographes de la première modernité, partagés entre attachement aux textes de Vitruve et développement de nouvelles techniques. A. Grafton et al., *New Worlds, Ancient Texts: The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Londres 1995, p. 41.
- 19 AA68, série 1C (plans de finage). On note au passage une tentative de francisation de plusieurs

oronymes, comme les ballons qui remplacent les «Belchen».

20 Cette implication des populations locales dans l'élaboration des représentations n'est pas anecdotique dans le contexte du régime de l'Intendance en Alsace. On le voit par exemple dans la production de deux corpus de cartes des forêts de la vallée de Munster, à moins de dix années d'intervalle (1749 et 1758): le premier est réalisé par des arpenteurs locaux, rapidement jugé comme tronqué et à la faveur des exploitants de la vallée, il est remplacé par un nouveau corpus réalisé par un inspecteur principal des Ponts-et-Chaussées. Des deux corpus, le premier a recours à la perspective pour représenter les sommets, quand le second repose entièrement sur la projection verticale. Archives municipales de Munster, DD45 add.

21 Nous remercions Laurent Tissot pour sa question posée pendant le colloque, qui nous a permis de préciser l'approche des auteurs des cartes vis-à-vis des points culminants. Plusieurs études qui se sont penchées sur le rapport à la verticalité en histoire des sciences ont montré que la problématique de l'altitude est un sujet plutôt récent. Voir W. Graf von Hardenberg, M. Mahony (ed.), «Special Issue: Verticality in the History of Science», *Centaurus*, 62, 4, 2020, pp. 595–841.

22 R. L Kagan, B. Schmidt, «26 • Maps and the Early Modern State: Official Cartography», in: D. Woodward (ed.), *The History of Cartography, Volume 3 Cartography in the European Renaissance*, 2, 1, 2007, pp. 661–679; T. Alleau et al., «Figurer l'environnement par l'image, dominer la nature? (XV^e–XVIII^e siècles)», in: *Dominer la nature, naturaliser les dominations*, Paris 2021 (en ligne).

23 Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, B617-1, 1576–1579. On associe au document le nom de son dessinateur qui n'a pas de formation de cartographe: le président de la Chambre des comptes du duché de Lorraine Thierry Alix. Voir également le traitement du document par E. Garnier, «Plans anciens et reconstitution paysagère. Le système montagnard vosgien (XVI^e–XVIII^e siècle)», *Histoire et Sociétés Rurales*, 17, 2002, pp. 123–152.

24 A. Ingold, «Ecrire la nature. De l'histoire sociale à la question environnementale?», *Annales HSS*, 66, 1, 2011, pp. 11–29.

25 *Carte des vallées de Château Daufin*, 1608, British Library, Add MS 21117, f°67r.

26 L'une des mentions les plus anciennes est la description du territoire qu'en fait dans sa chronique le moine Richer de Senones au XIII^e siècle: «Ceste terre est farcie et occupée de hautes montagnes de rochers aspres, et de grosse et lourd façon, [...] redonnants de premier aspect horreur à ceux qui les regardent». Richer de Senones, *Chronique*, traduction française du XVI^e siècle par Jean Cayon, 1842, p. 7.

27 On note encore le double usage de oronyme germanique et d'une appellation conjointe en français, pour un secteur caractérisé par la présence d'une frontière politique et linguistique.

28 D. Margairaz, «La géographie des administrateurs», in: H. Blais, I. Laboulais (dir.), *Géographies plurielles: les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines*, 1750–1850, Paris 2006, pp. 185–215.

29 British Library, Add MS 21117, f°56v-57r.

30 U. Lindgren, «19 • Land Surveys, Instruments, and Practitioners in the Renaissance», in: Woodward (voir note 22), pp. 477–508.

31 Méthode consistant à teinter par applications légères et transparentes d'encre de Chine, de sépia, de bistre ou de couleurs étendues d'eau, exécutées en aplat et pouvant être superposées.

32 Fonds de l'IGN (CH206) en cours de transfert au Service historique de la Défense (SHD).

33 G. Binois, «Appréhender la guerre en ingénieur et en topographe: la place de l'espace dans l'œuvre de le Michaud d'Arçon», *Revue historique des armées*, 290, 1, 2018, pp. 31–44.

34 SHD, 1M 1070.

35 Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, MS 1797.

36 E.-A. Pépy, «Montagne(s) des naturalistes: l'invention de territoires scientifiques, XVI^e–XIX^e siècle», in: A.-M. Granet, S. Gal (dir.), *Les territoires du risque*, Grenoble 2015, p. 360.

37 Ph. Joutard, *L'Invention du Mont Blanc*, Paris 1986, pp. 165–166; H. Baud, J.-Y. Mariotte, *Histoire des communes savoyardes*, Roanne 1980, p. 7.

38 J.-M. Besse, *Les grandeurs de la terre: aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon 2003, p. 111.

39 Bibliothèque nationale de France, GE DD-627 (1594).

40 P. Klee, *Théorie de l'art moderne*, Paris 1979.

Nord.



Fig. 5. Détail du massif du Grand Ballon, sur la Carte des Frontières Est de la France depuis Landau jusqu'à Pontarlier (carte d'Arçon). IGN, CH206, n° 68 (1783–1785).